

# Les normes du réel : à propos de Markus Gabriel

Markus Gabriel  
*Propos réalistes*

}

Paris, Vrin,  
2020, 264 p.

*Propos réalistes*, le dernier ouvrage de Markus Gabriel paru en français, défend une position radicale au sujet des normes, en soutenant leur existence *réelle*, indépendamment de nos pratiques et de nos visées. Cette position se veut représentative du «nouveau réalisme» dont il est l'un des chefs de file, tout en se distinguant d'autres noms de ce courant comme Jocelyn Benoist et Maurizio Ferraris. Mais elle recèle bien des difficultés.

Les normes sont des règles, implicites ou explicites, dictant le déroulement de processus d'interaction entre les vivants – pour le social, le politique et le moral –, ou entre le vivant et le réel – pour les pratiques perceptives et cognitives. Ces dernières sont stables, mais les normes morales et politiques varient selon les époques et cultures. C'est pourquoi on a parfois mis les normes dans leur ensemble du côté de nos *projections* sur le réel et des significations que nous lui donnons. Mais si nos valeurs ne sont que l'expression de nos préférences subjectives et culturelles du moment, n'est-ce pas nous priver de tout fondement pour un système moral ? Et si ce faisant nous n'y croyons plus, n'est-ce pas nous condamner au scepticisme, voire au nihilisme ?

Pourtant, dire qu'une norme est réelle ne suffit pas à la légitimer. En effet, le devoir-être ne se dérive pas de l'être, comme la critique humienne du sophisme naturaliste le montrait déjà, et les énoncés descriptifs sur les faits ne sont pas semblables aux énoncés prescriptifs sur les valeurs, qu'on peut alors soupçonner d'être sans objectivité voire sans contenu.

Il faudrait aussi distinguer entre les différents types de normes, que les réalistes contemporains traitent trop sou-

vent de façon homogène. Confondre toutes les normes en les traitant en bloc comme des existants, n'est-ce pas en effet se priver des moyens de distinguer les bonnes des mauvaises? À cet égard, *Propos réalistes* paraît télescoper deux niveaux en fait distincts : d'une part, les *normes* sont ramenées à un *réel* censé les contenir et être du même coup normatif; et d'autre part, les *types* de normes sont assimilés entre eux, comme si les normes morales étaient semblables aux normes perceptives et épistémiques nous permettant de décrire adéquatement le réel. Or il y a des raisons de séparer normes et réel, et cette distinction pourrait bien être essentielle au réalisme.

Pourquoi Markus Gabriel tient-il à l'idée que les normes sont réelles au même titre que tout autre existant, plutôt que distinctes du réel dont elles règlent la pratique? En sus des arguments ontologiques et épistémologiques le plus souvent mobilisés, on va voir que ce geste a des raisons *morales* plus sourdes, communes à d'autres nouveaux réalistes. Cela peut donner au nouveau réalisme de nouvelles justifications, en tant que méthode de fondation de nos normes morales, ou bien au contraire augmenter notre scepticisme vis-à-vis de l'édifice théorique en son entier.

### *Ontologiser les normes?*

*Propos réalistes* annonce dès son introduction vouloir reprendre certains des acquis de la philosophie sémantique à un niveau ontologique : s'autorisant de Frege, Markus Gabriel affirme que les normes de vérité sont ainsi objectives et indépendantes des conditions subjectives d'énonciation du vrai, et il va plus loin en défendant qu'elles n'existent pas dans le seul niveau logique, mais sont des choses réelles comme les autres (p. 32). Ainsi, la vérité, de même que nos significations linguistiques, ne sont pas des constructions irréelles, mais bien des existants que nous pouvons trouver dans la réalité. La pensée, de même, n'est pas coupée du réel, mais existe bien elle aussi, sans se réduire au niveau matériel. Le nier reviendrait à poser de faux problèmes, tels que le dualisme sujet-objet ou la mise à distance de l'esprit vis-à-vis du réel.

Aux raisons épistémologiques s'ajoutent des raisons ontologiques. L'argument central de Markus Gabriel est le

suivant : il n'existe pas un sens d'existence privilégié, depuis lequel on pourrait juger des autres choses comme moins existantes. D'où sa reconnaissance des objets fictionnels par exemple, qui pour lui existent autant que les objets matériels : ils sont en effet dans le champ des objets fictionnels, où l'on peut dire des vérités d'eux. Il faut alors être pluraliste et neutre vis-à-vis des domaines d'existence, plutôt que de s'autoriser à donner sans justification la priorité à l'un ou l'autre des multiples domaines où des objets matériels ou immatériels, fictionnels ou tangibles, possibles ou impossibles, existent tous : c'est l'idée du « réalisme neutre » que le livre défend.

Comme dans *Je ne suis pas mon cerveau* ou le récent *Le Néo-existentialisme*<sup>1</sup>, Gabriel se donne pour adversaire un réductionniste physicaliste, qui, à l'instar de Daniel Dennett, voudrait réduire l'esprit, ses perspectives et ses valeurs au seul niveau physique. D'après lui, cet antiréaliste (souvent naturaliste) dévalue la pluralité du réel : il affirme qu'il n'y a pas dans la réalité de qualités secondes comme les couleurs mais seulement des structures mathématiquement descriptibles, éprouvées comme « couleur » à partir de notre registre sensoriel. Du côté axiologique, il assure qu'il n'y a pas de valeurs mais seulement une réalité matérielle non-axiologique. Nos évaluations sociales ou morales seraient donc des projections sur le monde. C'est là une position métaphysique injustifiée pour Gabriel, qui défend une thèse aux antipodes de celle-ci, à savoir que toutes les sortes de « qualités secondes » existent, y compris celles réputées être du côté de « nos normes » descriptives ou évaluatives.

On pourrait rétorquer qu'il y a des positions plus modérées qui, sans tomber dans le réductionnisme physicaliste, maintiennent pourtant une séparation entre nos normes et le réel. Un modéré dirait par exemple que les couleurs et les autres « qualités secondes », comme la nécessaire extension spatiale ou temporelle d'une chose ou d'un événement, les structurations gestaltiques des scènes visuelles ou encore la permanence de l'objet, ne sont pas irréelles. Elles sont en effet

---

1. M. Gabriel, *Pourquoi je ne suis pas mon cerveau*, Paris, J.-C. Lattès, 2017; *Le Néo-existentialisme. Penser l'esprit humain après l'échec du naturalisme*, Québec, Presses de l'université Laval, 2019.

vécues universellement de la même façon, parce qu'elles sont des effets vécus mais objectifs de réalités premières, à l'image des ondes physiques qui continueraient d'être émises même si tous les vivants qui les perçoivent venaient soudain à disparaître, ou encore des rapports entre objets réguliers de dimensions moyennes. À l'inverse, il y a beaucoup moins de sens à dire qu'un phénomène continuerait d'être « beau », « bon » ou « utile » s'il n'y avait plus de vivants pour le trouver tel. Le fait qu'un tournevis – qui n'a pas de sens *en soi*, par exemple dans les mains d'un animal ou d'un enfant qui n'en aurait pas l'usage – me semble utilisable, utile, ou beau, relève de certains *usages normés* que je parviens à faire du réel *pour moi*. Mais cela n'implique pas que les qualités des objets soient toutes de cet ordre : on peut défendre qu'il y a, d'un côté, une réalité en soi – réalité qui n'est pas uniquement matérielle mais correspond à tout ce que nous ne projetons pas sur le réel –, et de l'autre, des perspectives et appréciations phénoménales de cette réalité telle que nous l'appréhendons dans nos usages, et qui n'existent pas *du côté du réel lui-même*.

Selon Markus Gabriel, cette distinction, qui renverrait ces dernières appréciations normatives à l'irréalité, repose sur un impossible fondement : en effet, pour discréditer les normes et les dire différentes du réel, l'antiréaliste pose les vérités factuelles et les projections normatives dans deux domaines séparés (appelons-les D1 et D2), qu'il compare ensuite pour désigner l'un « plus réel que l'autre » ; mais il ne peut le faire que depuis un *troisième domaine* (D3) d'où il constate leur asymétrie. Or ce domaine où il se situe doit bien avoir lui-même une valeur « réaliste », de manière à contenir comme des réalités à la fois le domaine des choses et celui des normes. Il semblerait de bon sens de dire qu'on n'est pas forcé de dire D3 réel et qu'on peut précisément le situer lui-même du côté de nos pensées mais Gabriel n'admet pas qu'une comparaison puisse se faire dans la pensée entre des domaines qui ne seraient pas tous deux considérés comme réels. Si l'on disait D3 irréel, on ne pourrait d'ailleurs le faire qu'en le comparant à son tour à un domaine d'objets réels D4, depuis un domaine D5 les contenant tous deux et qui devrait lui-même être réel, sans quoi on serait conduit à une inacceptable régression à l'infini. Pourquoi ne pas éviter cette régression dès le premier niveau, celui des objets, en recon-

naissant que les qualités secondes sont aussi réelles que les premières, des couleurs aux valeurs, plutôt qu'à un second niveau de réflexion qu'on devrait forcément qualifier de *réel* de toute façon, demande alors Gabriel (p. 23)? Mais son raisonnement repose sur beaucoup de présupposés. En particulier, les partages entre réel et irréel n'ont pas nécessairement à se faire depuis un troisième champ à partir duquel comparer les deux autres : n'est-ce pas à *l'intérieur même de la réalité concrète* (D1) qu'opère ce partage, au sein d'une factualité expérientielle qui s'impose comme norme de ce qu'on appelle *réel* et permet d'identifier l'irréel (D2) sans avoir à postuler un autre niveau D3? N'est-ce pas toujours par différence avec cette réalité, mais aussi en son sein, qu'on peut dire que certaines idées n'ont rien de commun avec ce qui existe?

### *Comment éviter le scepticisme?*

La conception concurrente que refuse Markus Gabriel, celle selon laquelle les normes sont par définition différentes du réel qu'elles visent, n'est pas le propre des réductionnistes physicalistes. Elle est également défendue par un autre tenant du « nouveau réalisme » : Jocelyn Benoist. L'introduction de *Propos réalistes* fait de celui-ci un autre adversaire théorique parce qu'il entend séparer, justement, le réel du normatif qui en donne la mesure d'après des règles (p. 32). Pour Gabriel, c'est négliger la réalité des normes, qui ne « transcendent » pourtant pas le réel mais lui appartiennent « comme les chats et les matelas ».

Il est vrai que beaucoup de nos normes ont d'étroits liens avec le réel : ainsi les normes perceptives d'une représentation adéquate d'une chose, les normes de dépicition d'un portrait peint, les normes épistémiques d'un énoncé vrai, entretiennent toutes des liens de ressemblance, d'adéquation ou de correspondance avec le réel. Elles seraient absolument arbitraires sans cet ancrage dans le réel qui leur confère leur *correction*, et il n'y aurait donc aucune raison d'y obéir. De surcroît, le réel serait à classer du côté de l'impensable, de l'indicible et de l'inconnaissable si nous considérions l'accès au réel *via* nos pratiques normées comme toujours problématique, alors qu'il ne l'est que dans les cas où les normes sont enfreintes ou mal comprises.

Mais admettre que nos normes ne manquent pas systématiquement le réel, qu'elles s'ancrent en lui, voire naissent de lui, est-ce dire que le réel les *contient* déjà, au sens où il contient les choses matérielles spatiotemporelles, les événements, les agents et leurs actions ? C'est la tentation à laquelle cèdent certains « nouveaux réalistes », comme Gabriel, pour enjamber les difficultés que pourraient poser les arguments sceptiques mettant en doute la prétention de nos pratiques cognitives et de leurs normes à connaître le réel. Il n'y a pas de problème d'accès au réel, dit alors le réaliste, car nos normes ne sont pas un *chemin* vers lui, et comme une médiation qui pourrait toujours être manquée, mais seulement notre façon de l'« avoir », comme aime dire Jocelyn Benoist. De là, on peut glisser vers l'idée que si nos normes ne manquent pas le réel, *c'est parce qu'elles ne sont pas une réalité extérieure à lui.*

Il y a cependant dans cette dernière proposition deux idées qu'il convient de délier. Accordons que les normes ne sont pas à proprement parler « hors du réel » au moment où on les utilise. Cela ne garantit pas qu'elles atteignent bien le réel visé : de fait, les normes le manquent parfois ; preuve en est que nous nous trompons. Les normes ne sont que des *visées*, précisément, *s'appliquant* à des actes ou des objets : une norme de beauté sert à lier un objet à un jugement esthétique, en posant que l'objet correspond bien à certaines règles du beau et que notre goût est bon ; une norme de vérité lie un fait avec un jugement prédicatif, permettant de voir que le fait correspond à l'énoncé et que ce dernier est correct. Mais ces mises en relation d'après des procédures standardisées de contrôle visent parfois à vide : par exemple, il arrive qu'on croie subsumer un fait sous la catégorie du vrai en utilisant une norme de vérité, mais qu'on fasse ainsi erreur en sanctionnant un raisonnement formellement juste sur la base d'une prémisse fausse ; ou encore, il arrive qu'on croie pouvoir qualifier de « mauvais » un acte d'après telle norme morale, mais que celle-ci, loin d'être contenue dans le fait, soit en vérité une projection indue de notre part sur une action dont nous pouvons nous rendre compte ensuite qu'elle n'était pas si problématique. À suivre Gabriel, nos appréciations esthétiques ou nos vérités descriptives seraient déjà là dans le réel, et il suffirait de les récolter : la norme de beauté serait *déjà là*, contenue dans l'objet objectivement beau, la norme morale

déjà là dans l'acte bon. Mais comment ne pas voir que les faits ne cessent d'être réévalués, que les standards de beauté évoluent, qu'un acte autrefois bénin, comme le fait de posséder des esclaves, paraîtrait aujourd'hui intolérable, et que ce qui semble la norme aujourd'hui, comme le fait de manger de la viande, sera peut-être un crime demain? Si les divers jugements normatifs existent tous dans le réel, s'ils sont tous vrais dans cette inhérence au réel, alors on ne peut plus dire qui a raison d'estimer ou non qu'un objet ou un acte est bon, beau, vrai, ou de lui accoler un quelconque prédicat.

Ce n'est donc pas ainsi qu'on pourra répondre efficacement aux sceptiques qui doutent que les sujets connaissants atteignent bien les objets réels. Ce n'est pas parce qu'elles ont pour terreau le réel et qu'elles sont, au sens de phénomènes empiriques humains, réelles elles aussi, que nos activités intentionnelles visent forcément *correctement* le réel qu'elles prétendent décrire. Il faut donc se donner d'autres critères pour justifier le savoir.

### *Un réalisme neutre*

Il est important, pour le réaliste, de défendre l'objectivité de la vérité : si le monde n'était qu'un tissu d'interprétations, la recherche scientifique comme philosophique au sujet du réel perdrait tout son sens, puisque nous serions enfermés pour toujours dans nos affabulations. Mais partant de ce constat, Markus Gabriel a deux gestes contestables : il fait de l'objectivité du vrai une existence parfaitement indépendante de nos procédures de vérification ; et il étend cette forme d'objectivité-réalité à l'ensemble des normes, bien au-delà des seules vérités. C'est pourquoi, selon lui, l'existence des normes ne jouit pas d'une sous-existence dans un rapport de dépendance vis-à-vis de nos procédures intentionnelles. C'est à ce titre qu'il refuse le constructivisme social d'un Maurizio Ferraris, qui tout en leur accordant lui aussi une certaine réalité, fait dépendre l'existence des faits sociaux de celle des « documents<sup>2</sup> » : je peux produire un document, mais pas une vérité, rappelle Gabriel ; les vérités n'ont pas besoin de nous pour être vraies. Ainsi, un fait, s'il est réel, peut être constaté, mais

2. Voir M. Ferraris, *Documentalité*, Paris, Éditions du Cerf, 2021.

cela ne veut pas dire que je le constate toujours, ni que son existence dépende de mon constat. Il en va de même de la beauté d'une œuvre ou de la valeur d'un acte. Si nous sommes «autonomes» quant à nos jugements esthétiques ou moraux, ce n'est pas au sens où nous nous donnerions des normes subjectivement construites : nous pouvons simplement faire le choix de suivre ou non les normes objectives du bien, qui restent cependant vraies, qu'on les suive ou non, et que nous reconnaissons chaque fois extérieurement à nous.

Pourquoi étendre ce statut d'objectivité-indépendance de la vérité à l'ensemble des normes ? Le réalisme neutre de Gabriel se veut pluraliste, mais étonnamment, comme tout «existe» également chez lui, cette pluralité est souvent oubliée dans l'uniformité de la catégorie de «réel». Dans son ontologie, les normes organisant nos visées perceptives, qui nous mettent en contact avec des réalités dont nous faisons l'expérience, ne semblent pas distinguables de celles encadrant les visées de signification du langage ou de l'imagination, dont les objets doivent pourtant pouvoir ne pas être réels, mais seulement intentionnels. Alors même qu'il se réfère souvent à la distinction frégéenne entre l'objectivité de la vérité et son appréhension subjective, en expliquant qu'une vérité est vraie qu'on la tienne pour telle ou non, il semble paradoxalement enclin à confondre parfois les *faits intentionnels* avec leur *contenu* pour mieux établir la réalité de ces contenus. Bien entendu, au moment où une norme est appliquée, elle existe empiriquement ; mais l'objet intentionnel qu'elle encadre existe-t-il pour autant ? Gabriel affirme que Jésus, qu'il ait existé ou non dans l'histoire, *existe* du moins *dans la Bible*, et a exercé un pouvoir causal sur les guerres de religion ou la foi de millions d'hommes (p. 46). On pourrait lui rétorquer simplement que ce n'est pas parce que des *faits de croyance* existent, avec un certain pouvoir causal, que leur contenu cru existe lui aussi, ou que toutes les péripéties racontées dans la Bible existent au même titre que le Big Bang, la loi de la gravitation ou un fait d'actualité. Viser les choses par l'imagination, à vide, ne revient pas à les viser en chair et en os<sup>3</sup>.

---

3. E. Husserl, *Recherches logiques*, t. 2, Paris, PUF, 1972, p. 175-176.

La différence est encore plus grande avec la visée prescriptive, qui ne concerne plus la description du réel mais d'un *devoir-être* qu'on mobilise justement dans l'espoir de *transformer* le réel. La psychologie du développement insiste sur les différences de genèse et de fonction des normes descriptives et prescriptives. L'enfant acquiert les premières très tôt : la « permanence de l'objet<sup>4</sup> » est ainsi une étape essentielle de son développement perceptif et cognitif normal, sans laquelle il n'accéderait pas à l'objectivité ni donc au réel<sup>5</sup>. Bien qu'elles ne s'inscrivent pas *directement dans le réel*, ces normes ne sont pas le fruit d'inventions subjectives ou de conventions intersubjectives ; elles traduisent des tendances spontanées du bébé à organiser la réalité d'après des règles perceptives héritées directement de notre expérience du réel et tenant à son développement naturel<sup>6</sup>. Il n'y a « construction » que pour les normes morales et sociales qui apparaissent en effet bien plus tardivement et dont la fonction n'est plus l'accès à l'objectivité, mais à l'intersubjectivité sociale. Même les normes pro-sociales précoces<sup>7</sup>, qui pourraient sembler inscrites dans un réel déjà polarisé pour le jeune enfant, relèvent d'un *engagement* axiologique de ce dernier dans son monde plutôt que d'une valeur intrinsèque à ce qu'il perçoit. De fait, ce monde n'apparaîtra pas de manière similaire à une autre espèce animale. Ce décalage n'est pas toujours perçu par l'enfant qui, par essentialisme<sup>8</sup>, tend à

---

4. Voir J. Gabaret, *La Permanence de l'objet. Une analyse de l'identité spatio-temporelle et intersubjective des objets*, Thèse de doctorat sous la direction de J. Benoist, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

5. J. Piaget, *La Représentation du monde chez l'enfant*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2003.

6. La tendance spontanée du bébé à la catégorisation dès un an (F. Xu, F. Carey et N. Quint, « The Emergence of Kind-Based Object Individuation in Infancy », *Cognitive Psychology*, vol. 49, n° 2, 2004) semble indiquer que certaines normes épistémiques font peut-être partie d'une « physique naïve » héritée de l'histoire évolutive à travers des modules innés.

7. E. S. Spelke *et al.*, « Ten-Month-Old Infants Infer the Value of Goals from the Costs of Actions », *Science*, vol. 358, 2017.

8. S. Gelman, *Psychological Essentialism in Children*, Amsterdam, Elsevier, 2004.

réifier les normes en les considérant comme un donné moral de l'autorité adulte aussi objectif que les normes perceptives. Mais comme l'explique Piaget dans *Le Jugement moral chez l'enfant*, le développement normal de l'enfant implique de passer par un réalisme naïf au sujet des règles des jeux ou des interdits qu'on lui apprend, qu'il perçoit d'abord comme des absolus, avant d'accéder à la compréhension du fait que ces règles sont des conventions discutables.

Le réalisme neutre de Markus Gabriel, en affirmant l'existence égale de tous les objets, qu'ils dépendent ou non de la pensée, met à plat toutes les façons qu'a la pensée de viser le réel. Les types de visées ne se distinguent plus les uns des autres, et toutes les normes sont ainsi alignées sur un seul gabarit, qu'elles concernent des faits réels ou des valeurs. Si au contraire, plutôt que d'affirmer que les normes existent sur le même registre que ce qu'elles visent (sans parvenir par là à prouver en fait qu'elles atteignent bien ce qu'elles visent), on leur reconnaissait une réalité de second degré, celle de nos *jugements* sur le réel – certains nécessairement universels, d'autres discutables et négociables –, on parviendrait à maintenir l'écart entre le réel et nos pratiques intentionnelles, nos normes, et les sens que nous donnons par leur intermédiaire aux réalités qui nous entourent, praticables ou non, positives ou négatives, acceptables ou inacceptables. Or cela est essentiel pour le réaliste : sans cela, il ne pourrait envisager d'interroger et de réformer ces normes, en diagnostiquant leur mauvaise utilisation ou l'inadéquation de nos représentations avec le réel, c'est-à-dire l'erreur. Il ne pourrait élucider ce qui doit pourtant constituer le cœur de l'enquête réaliste : *la façon dont nos normes et visées atteignent bien le réel.*

### *Raisons morales*

Quelles sont alors les motivations de ce réalisme neutre, aux postulats discutables ? Peut-être moins explicites que les motifs épistémologiques et ontologiques évoqués jusqu'à présent, certaines raisons morales et politiques font entrevoir une sorte d'impensé du nouveau réalisme. Contre l'antiréalisme moral des sceptiques qui pensent que les valeurs n'existent pas, contre le relativisme nihiliste qui en

découle et les démagogues qui en abusent en ne respectant pas la vérité, le *Manifeste du nouveau réalisme* de Maurizio Ferraris<sup>9</sup> entendait déjà rappeler que certaines choses perçues ou passées existent de façon inamendable et que le réel, en résistant à ses falsifications, est «la première des valeurs». D'où la défense que fait Ferraris, dans *Émergence*, d'un réel déjà riche de sens. Ainsi, les réalistes se donnent pour mission de lutter contre cette pente de la pensée postmoderne censée préparer les abus du libéralisme autant que les colères populistes, en ces temps de «virocratie».

Au chapitre III de ses *Propos réalistes*, Markus Gabriel reconnaît également que son réalisme a un but axiologique : il veut s'opposer au scepticisme qui met en danger l'objectivité d'un discours sur les normes, les valeurs et la pensée. D'après lui, si nous négligeons la réalité des normes, c'est en raison d'un héritage kantien qui conduit à un relativisme moral, renvoyant les énoncés moraux au contexte d'évaluation (p. 33). L'auteur le déplore : au chapitre V, il évoque la série télévisée *Seinfeld* qui, en prétendant ne «porter sur rien» et surtout «rien qui transcende la vie des participants», lesquels n'aspirent à «aucun sens supplémentaire», tourne en dérision le sérieux de l'éthique et prône la contingence radicale du monde dans un esprit de déconstruction ; contre cet air du temps, il affirme qu'il y a bien, dans notre réalité, des normes sociales objectives d'égalité, de liberté, de solidarité et de justice. Les remerciements de fin d'ouvrage insistent sur le «désastre intellectuel et sociopolitique de la modernité» et la nécessité d'un réalisme rationnel. La raison moderne n'a donné au monde globalisé qu'un projet inégalitaire qui déclenche des résistances religieuses et nationalistes. Il est temps de se battre contre les démagogues qui agitent les foules avec des *fake news* et des discours post-vérité, mais aussi contre tous les projets sociétaux qui font passer avant le Bien commun l'arbitraire de l'intérêt privé de quelques-uns. Pour Gabriel, les questions sociales ne doivent dépendre de rien d'arbitraire et il y a une réalité normative qui ne se discute pas : c'est en reconnaissant ce réalisme qu'on pourra diffuser les «idéaux des Lumières».

---

9. M. Ferraris, *Manifeste du nouveau réalisme*, Paris, Hermann, Paris, 2014.

Si l'objectif est louable, les moyens sont-ils convaincants? Ne peuvent-ils pas se retourner contre lui? En effet, en partant des postulats du réalisme neutre, qui paraît parfois construit *en vue de ce projet moral*, il semble qu'on soit mené à l'une ou l'autre des deux voies suivantes, toutes deux insatisfaisantes : soit un *relativisme* qui perd la force normative des normes en les insérant dans un réel où le neutre les neutralise ; soit un *réalisme moral direct* naïf et dogmatique, que Gabriel récuserait sans aucun doute mais qui paraît s'esquisser par instants.

### *Réalisme relativiste et dogmatisme pluraliste*

Examinons la première option. On veut fonder une morale par le réalisme, en affirmant que les valeurs existent. On présuppose que le fait d'exister donne droit au respect, alors que l'inverse ne serait pas vrai. Il y a là un sophisme naturaliste discutable : pourquoi en effet ce qui existe aurait-il forcément de la valeur ? Et en quoi le fait de tenir nos normes pour des projections sur le réel affaiblirait-il leur statut ? Un peuple peut décider par le débat politique de ce qu'il va faire sans avoir à prétendre que le choix final était *la* direction à suivre, préinscrite dans le réel comme « Bien ».

On pourrait tout aussi bien dire que si toutes les normes doivent être dites réelles, alors aucune ne peut être jugée meilleure qu'une autre. Si toutes les visées du réel, perceptions, hallucinations, illusions et erreurs, répondent à leurs normes particulières, toutes également réelles, comment distinguera-t-on celles qui nous guident vers des objets réels de celles qui ne nous donnent que des représentations d'objets inexistantes ? Il en va de même au niveau moral : à dire que les valeurs *existent*, on est obligé d'admettre comme existantes des valeurs *concurrentes*, comme celles du déontologiste et celles de l'utilitariste, ou du libéral et du conservateur, et de respecter indifféremment n'importe lesquelles. Mettre sur un pied d'égalité tous les existants, n'est-ce pas ce que fait l'*ontologie plate*, qui s'interdit de prioriser quoi que ce soit, c'est-à-dire de faire de la morale<sup>10</sup> ? On en reviendrait alors au relativisme moral qu'on

---

10. Gabriel a distingué son ontologie des « champs de sens » de l'ontologie plate au chapitre ix de *Fields of Sense. A New Realist*

entendait combattre. Mais ce relativisme ne serait plus cette fois le seul fruit d'un agnosticisme prudent quant au fondement de nos normes morales; il se présenterait comme indépassable parce qu'ancré dans le réel lui-même, où toutes ces valeurs co-existent. Or nous suivons certaines normes, non parce qu'elles sont dans le réel, mais parce que nous les projetons sur le réel depuis un devoir-être qui nous appartient. Ce devoir-être est hérité culturellement ou construit intersubjectivement: c'est à partir de lui que nous pouvons orienter un réel qu'il nous appartient de faire advenir. Nier cela, c'est saper la puissance normative des normes, qui tient justement à la distance qu'elles entretiennent avec le réel. Si une norme existait comme n'importe quelle autre réalité, qu'est-ce qui lui donnerait sa force prescriptive et pourquoi devrions-nous la suivre? On ne suit pas n'importe quel existant.

Gabriel pense en fait que certaines normes existent comme *bonnes*, et d'autres comme *mauvaises*, et ce de façon invariable: le bien est le bien, il ne peut se transformer en mal. Ceci nous conduit à la seconde option, plus dogmatique: si l'on considère que nos valeurs existent dans le réel, on doit défendre un réalisme direct, et dire que nous les percevons directement. Et c'est bien le cas chez Gabriel, qui considère que nous reconnaissons le bien d'après nos capacités épistémiques, pour nous y soumettre ou nous en détourner. Cela suppose qu'on ne puisse transformer le mal en bien, ni le bien en mal. «La dignité de l'homme est intangible», affirme-t-il (p. 35). Mais on se heurte alors de plein fouet à de nombreuses objections relativistes anti-universalistes. N'y a-t-il pas là une forme naïve d'absolutisme moral, insensible à la diversité des cultures comme aux problèmes de fondement méta-éthiques? N'est-ce pas contre cette prétention à pouvoir faire parler le réel que se sont érigés tous les anti-essentialismes qui, au xx<sup>e</sup> siècle, ont fait valoir que les identités étaient des constructions sociohistoriques?

---

*Ontology* (Édimbourg, Edinburgh University Press, 2015): chez lui, il n'existe pas que des objets, mais aussi des champs de sens, et c'est par ces sens que les objets existent. Mais un objet peut devenir champ de sens, et il n'est pas clair d'où il tirerait soudainement sa puissance normative de donner du sens à ce qu'il se met à contenir d'objets en tant que champ dans ce cas.

Gabriel échappe sans doute à ce reproche par son pluralisme : tout peut exister dans un certain champ de sens, y compris certains existants qui sont construits ou dont l'identité est fluctuante. Mais comme on l'a vu, cela ne vaut pas pour les valeurs générales objectives comme le « Bien ». Le problème est qu'aucune précision ne nous est jamais donnée quant à ce « Bien<sup>11</sup> ». C'est peut-être pour cela que le dernier chapitre de *Propos réalistes* passe à un second niveau d'analyse pour donner sa vision de l'homme et de la morale : ce n'est pas dans les faits du monde que nous allons trouver la morale de Gabriel, mais dans ce qu'impliquent les règles de son ontologie. En effet, évitant les *anthropologies de premier ordre* toujours en guerre (religieux contre athée, marxiste contre capitaliste), le « néo-existentialisme » prôné par Gabriel se présente comme une *anthropologie de second ordre* qui théorise plutôt ce que les anthropologies de premier ordre ont en commun, à savoir qu'elles s'inventent toutes une version absolue de l'être humain, alors même que ces versions sont en fait toujours relatives à un champ de sens. Ne pas avoir de niveau de réalité absolue, cela équivaut, dans les termes de l'existentialisme sartrien, à refuser toute essence qui précéderait l'existence et ses sens multiples, autrement dit à être toujours libre de construire une nouvelle anthropologie : « L'être humain consiste en ses réponses à la question de ce qu'est l'être humain » (p. 248). C'est une axiologie qu'on pourrait dire *formelle*, au sens où elle n'a pas d'autre contenu que la forme que doit prendre notre raisonnement pour penser les contenus moraux – une forme dégagée de tout absolutisme moral se réclamant d'une seule et première réalité.

La valeur centrale de la méta-anthropologie morale de Gabriel, c'est donc la *liberté*, qui va de pair avec le libéralisme ontologique. Le réalisme neutre ne s'engage ni sur une réalité primordiale, ni sur une définition de l'humain absolue ;

---

11. Gabriel affirme dans « Das Böse nimmt spürbar zu » (« Le mal est à la hausse », *Deutschlandfunk Kultur*, texte consultable en ligne) qu'il faut lutter contre le relativisme moral en ces temps de déshumanisation numérique et de crise écologique, et faire de l'éthique une matière obligatoire à l'école primaire pour enseigner un Bien objectif, « aussi vrai que 2+2 font 4 ».

elle implique précisément qu'on garantisse un certain pluralisme, pour que chacun ait la liberté de définir lui-même le sens de son existence humaine. L'auteur ne s'arrête pas sur les institutions nécessaires à un tel pluralisme et s'en tient au niveau individuel : son néo-existentialisme incite à ne pas croire en une nature et « préconise simplement de mener une vie qui contribue à la réalisation de la liberté ».

### *Les normes et le réel*

Au-delà de son imprécision, cette solution semble contradictoire avec l'ontologisation des normes entreprise par ailleurs par Gabriel, dont on a compris qu'elle conforte au contraire un fantasme réaliste qui laisse très peu de liberté à nos constructions morales. Jocelyn Benoist, dans *L'Adresse du réel*, citait justement Markus Gabriel pour illustrer l'erreur de l'intentionalisme : un réalisme *anthropomorphique* qui, confondant les niveaux ontologiques et logiques, ne conçoit pas de réalité sans norme et considère le réel comme déjà normé. Mais sauf à souscrire à une forme de platonisme moral, on ne peut considérer que le réel contient en réserve la liste définie et finie de normes d'après lesquelles il pourrait être possible de juger, moralement, d'une situation. L'erreur de Gabriel est au fond d'identifier les normes avec le réel, s'empêchant du même coup de comprendre comment les premières saisissent adéquatement le second, comment le réel peut être ce qu'il est en soi, tout en étant en même temps l'être objectif déterminé par telle ou telle norme. Or ce qu'il s'agit de concevoir, c'est que si les normes, les représentations ou les sens ne sont pas le pur produit de notre subjectivité et saisissent des aspects réels de la chose en tant que telle, ils sont néanmoins toujours à *produire* sur le moment, dans un certain contexte. Les normes sont la tâche de l'humain, une façon de cerner le réel, et non l'essence du réel ni une classe d'être à part. Ce qui s'évanouit, avec le contextualisme proposé par Jocelyn Benoist, c'est donc le réalisme métaphysique en morale, une position « qui consiste à faire droit à des notions intensionnelles comme celle de valeur, mais à les extensionnaliser, en quelque sorte, en les traitant comme autant d'entités qui seraient données là disponibles dans on ne sait quelle extension du monde : en

les désintentionnalisant, ce qui revient toujours aussi à les décontextualiser<sup>12</sup>».

Paradoxalement, c'est à un tel réalisme métaphysique que nous reconduit Markus Gabriel au moment même où il entend défendre un pluralisme ontologique des champs de sens apparemment fort éloigné de tout absolutisme métaphysique. En disant que «le bien, c'est le bien», et que les perspectives sont effectivement inscrites «dans le réel», il laisse moins de place à la flexibilité dans la négociation des normes que le contextualisme de Jocelyn Benoist, qui les tient au contraire pour différentes du réel qu'elles prétendent normer, rendant du même coup possible un véritable pluralisme dialogique des valeurs. Un libéralisme ontologique qui ne distingue plus entre le réel et les normes, ni entre les normes de différents types, n'a peut-être rien de mieux à offrir qu'une liberté vide, incapable d'œuvrer à la réinvention collective de l'humain et de ses fins.

Jim GABARET

---

12. J. Benoist, *L'Adresse du réel*, Vrin, Paris, 2017, p. 365.